

**Société des amis d'Ismajl Urbain
et d'études saint-simoniennes**

Association loi de 1901

Adhésion: 25€

Étudiant: 10€

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully

F-75004 Paris

Directeur de la publication:

Michel Levallois.

Secrétariat: Jacques Canton-Debat
et Philippe Régnier.

Abonnement gratuit pour les adhérents.

Pour les non adhérents: 15€.

**numéro 17
octobre 2005**

Lettre trimestrielle



Sommaire

Dossier du trimestre

Le colloque à l'Institut du monde arabe

Assemblée générale du 29 janvier 2005

« Auguste Comte et
Saint-Simon », confé-
rence de Juliette Grange

Actualité bibliographique

In memoriam Magali Morsy

Portrait du trimestre

Lambert bey (1804-1864), buste en
bronze.

Cote BnF: F.E. Icono. 46, t. 1, n° 34.

Toutes mes excuses aux abonnés et aux collaborateurs pour le retard plus qu'excessif de ce bulletin, qui aurait dû paraître au printemps: je porte toute la responsabilité de ce regrettable dysfonctionnement. Le prochain numéro sortira en décembre et évoquera en particulier le colloque tenu à Daoulas.

Ph.R.

Éditorial

Non, nous ne rêvons pas, l'Arsenal va retrouver une nouvelle jeunesse. Les Arts du spectacle ont quitté la rue de Sully pour la rue de Richelieu et les travaux de mise aux normes de sécurité et de rénovation de notre chère bibliothèque sont en cours. Ces travaux qui vont durer jusqu'en 2006, quasiment sans fermeture des salles de lecture, permettront d'offrir de meilleures conditions de travail pour le personnel, de nouvelles possibilités de mise en valeur des fonds, d'accueil des lecteurs et d'animation.

Lors de la rencontre que le président de la BnF, M. Jean-Noël Jeanneney et M^{me} Jacqueline Sanson, directeur des collections, ont eue avec les lecteurs le 23 février, ils ont exprimé le désir que les sociétés hébergées soient associées aux réflexions sur certains aménagements de la bibliothèque et sur les modalités de leur utilisation par les lecteurs. D'ores et déjà, M. Jeanneney a confirmé qu'il comptait sur la Société pour préparer avec les services compétents de la BnF l'exposition sur les saint-simoniens de l'automne 2006. Je suis certain que notre secrétaire général qui va être étroitement associé à sa préparation trouvera auprès de nous l'appui et les ressources dont il va avoir besoin pour assurer le succès de cette manifestation.

Je vous propose de voir dans ces deux événements, la rénovation de l'Arsenal et cette exposition, la justification de la deuxième mutation de notre société. La première a été décidée il y a sept ans, quand nous avons ajouté les études saint-simoniennes à notre objet social et à notre nom. La seconde, que nous avons évoquée lors de notre dernière assemblée générale du 29 janvier dernier, consistera à nous recentrer sur les études saint-simoniennes et traduira l'évolution de la Société consécutive à l'adhésion de nouveaux membres et au choix de thématiques qui débordent la personnalité de notre ancêtre éponyme. Ce dont témoigne l'organisation avec l'association des amis de Keremma du colloque sur Louis Rousseau qui s'est tenu à l'abbaye de Daoulas en Bretagne les 1^{er} et 2 avril.

Notre colloque sur l'orientalisme des saint-simoniens de l'an passé, la parution au début de cette année des Écrits autobiographiques d'Ismajl Urbain présentés par Anne Levallois ainsi que l'occasion qui m'a été donnée de parler d'Urbain à Constantine et à Alger attestent que la Société a atteint son objectif initial et que le moment est venu de procéder à son recentrage sur les études saint-simoniennes.

Le conseil d'administration proposera donc à l'assemblée extraordinaire qui sera convoquée à l'automne de modifier en conséquence les statuts de la société afin que nous abordions l'exposition de 2006 dans notre nouvelle configuration.

Michel Levallois



Dossier du trimestre

Le colloque à l'Institut du monde arabe par Michel Levallois et Sarga Moussa

Le colloque sur l'orientalisme des saint-simoniens organisé par la Société des amis d'Ismaïl Urbain et d'études saint-simoniennes, avec l'appui du laboratoire LIRE (CNRS-Université Lyon 2), s'est tenu à l'IMA les 26 et 27 novembre 2004. En présence d'un public nombreux et passionné, une vingtaine d'universitaires et de chercheurs, littéraires et historiens, ont présenté et discuté les représentations et les pratiques de l'Orient du « Père » Enfantin et de ses disciples.

Ce colloque est le premier qu'ait organisé la Société. Le rendez-vous était donc important. Il avait été annoncé par une fort belle plaquette réalisée avec l'aide du LIRE. De l'avis de tous ceux qui y ont participé, ce fut un beau succès. Que cette manifestation ait pu se tenir dans la salle du Haut Conseil de l'Institut du monde arabe qui avait accueilli en 1991 une rencontre-débat lors de l'exposition sur Les saint-simoniens et l'Égypte était de bon augure. L'appui de François Zabbal pour la publicité, l'accueil de la charmante Schéhérazade, et l'efficacité du personnel technique ont confirmé que nous avions fait le bon choix : les orientalistes saint-simoniens avaient bien leur place à l'IMA. Le public ne s'y est pas trompé qui est venu nombreux y compris le samedi après-midi. Nous étions encore quelques dizaines, pour la clôture, à écouter Jacques Jouet racontant avec verve et humour la genèse de ses écrits et comment il en est venu à se mettre à songer à « romancer » les figures de Saint-Simon et d'Enfantin.

Dans son propos d'ouverture, le président de la Société avait rappelé ce que la Société devait à Magali Morsy et à Anouar Louca, ses deux « génies tutélaires » disparus depuis peu. Puis il a situé le colloque par rapport à l'actualité « orientale » : « Quelles belles questions saint-simoniennes que celles de l'admission de la Turquie dans l'Union européenne, de la politique de l'Europe dans le conflit israélo-palestinien, de sa politique vis-à-vis des nations arabes, que celle de la place de l'Islam dans notre démocratie, que le débat ouvert par les nouveaux penseurs de l'Islam ? » Le colloque n'a pas permis d'apporter de réponses à ces questions, mais il a permis de mesurer la place que l'orientalisme a tenue dans notre histoire, y compris pendant la période coloniale, et de vérifier que l'attrait pour l'Orient est une composante de l'association universelle qui n'est pas déplacée à l'heure de la mondialisation.

Le choix des intervenants, dû à Sarga Moussa, responsable scientifique, s'est avéré tout à fait judicieux : aucun ne s'est désisté, tous ont présenté des travaux inédits. Dans ses conclusions, Sarga Moussa a souligné l'intérêt de la confrontation des analyses textuelles avec les périodisations des historiens, ainsi que l'originalité des représentations et des pratiques de l'Orient des saint-simoniens dans la mesure où ils relèvent d'un orientalisme plus sensible au rapport à l'Autre que l'orientalisme « déconstruit » par Edward Saïd.

L'orientalisme a fait l'objet, depuis le célèbre livre d'Edward Saïd (*Orientalism*, 1978, trad. fr. *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, 1980), de débats animés mettant parfois en cause la légitimité de la discipline elle-même, et conduisant à des réévaluations, voire à des redéfinitions de l'ensemble de ce domaine de recherche. Le mot *orientalisme*, devenu à son tour suspect, est souvent mis entre guillemets, afin de mieux marquer le décalage entre une science faussement objective et un discours aux implications idéologiques condamnables : la « faute » de l'Occident aurait été de méconnaître totalement l'Orient arabo-musulman en projetant sur lui, depuis le XVIII^e siècle, un ensemble d'images et de stéréotypes, le plus souvent dépréciatifs (par exemple une « apathie » ou, à l'inverse, une « hystérie », prétendument constitutives d'un monde oriental qui échapperait ainsi à la « raison » occidentale).

Mais la théorie d'E. Saïd, dont il faut saluer le rôle nécessaire qu'elle a joué pour lancer un débat de fond dans les années suivant la décolonisation, a elle-même été soumise à la critique, et son degré de généralité peut apparaître aujourd'hui comme problématique. Il semble ainsi abusif de réduire la plus grande partie des voyageurs européens en Orient de l'époque romantique à des complices, conscients ou inconscients, de l'impérialisme occidental. Le débat (qui n'est pas clos) sur cette question a nourri de nombreuses analyses sur des auteurs comme Flaubert ou Nerval. Il n'en est pas de même pour les saint-simo-

niens, dont il a dès lors semblé nécessaire d'examiner le rôle spécifique dans le cadre de ce qui n'est plus, comme dans les années 1830, la « question d'Orient », mais bien la « question de l'orientalisme ».

Pour cela, il a fallu d'abord mettre l'orientalisme saint-simonien en perspective, c'est-à-dire le replacer dans le contexte littéraire et historique du XIX^e siècle. Une première séance de ce colloque a donc été consacrée à la naissance de l'orientalisme à l'époque romantique – « orientalisme » entendu non pas au sens classique de discipline académique (étude des langues et civilisations orientales), ni au sens très marqué idéologiquement qu'E. Saïd donne à ce terme (un « discours » qui révélerait une volonté de domination de l'Occident sur l'Orient), mais plutôt au sens de cette nouvelle « préoccupation générale » pour les choses de l'Orient dont parle Hugo en 1829.

Il était logique de commencer, d'un point de vue historique, avec l'expédition de Bonaparte, dont l'échec militaire a été converti en succès culturel, et qui marque assurément le début d'une nouvelle ère pour l'égyptologie, et aussi, plus généralement, pour l'orientalisme – si le mot lui-même apparaît un peu plus tard, le substantif « orientaliste » date précisément de 1799, comme l'a rappelé Patrice Bret. Mais, d'un point de vue littéraire, ce sont de grands écrivains qui tentent de redéfinir les rapports entre l'Orient et l'Occident à l'époque romantique. Goethe, d'abord, dont Leo Kreutzer a montré à quel point son *West-östlicher Diwan* (1819), nourri de poésie persane, propose une « orientalisation » du lyrisme occidental. En

France, Hugo lui fait écho avec ses *Orientales* (1829), dont Franck Laurent a d'ailleurs fait remarquer que le « je », dans ce recueil poétique, est souvent assumé par une voix orientale.

Ce profond désir de rencontre « interculturelle », on le trouve précisément à l'œuvre chez un certain nombre de saint-simoniens qui partent en Égypte dans les années 1830 et qui se mettent au service du pacha Méhémet-Ali, lui-même désireux de moderniser son pays en introduisant des réformes à l'euro-péenne. Ce rapprochement entre l'Orient et l'Occident ne reste pas limité au domaine de la « coopération ». Ainsi *Occident et Orient* (1835), d'Émile Barrault, est-il traduit en turc par Abd al-Rahman Rushdi, qui jouera lui-même un rôle culturel très important dans l'Égypte du XIX^e siècle en relançant notamment l'imprimerie de Boulaq (Ghislaine Alleaume). De manière symétrique, Nicolas Perron, proche du milieu saint-simonien, et qui succède à Clot-Bey à la tête de l'École de médecine d'Abou-Zabel en 1839, a traduit de l'arabe le célèbre *Roman d'Antar* (Daniel Lançon).

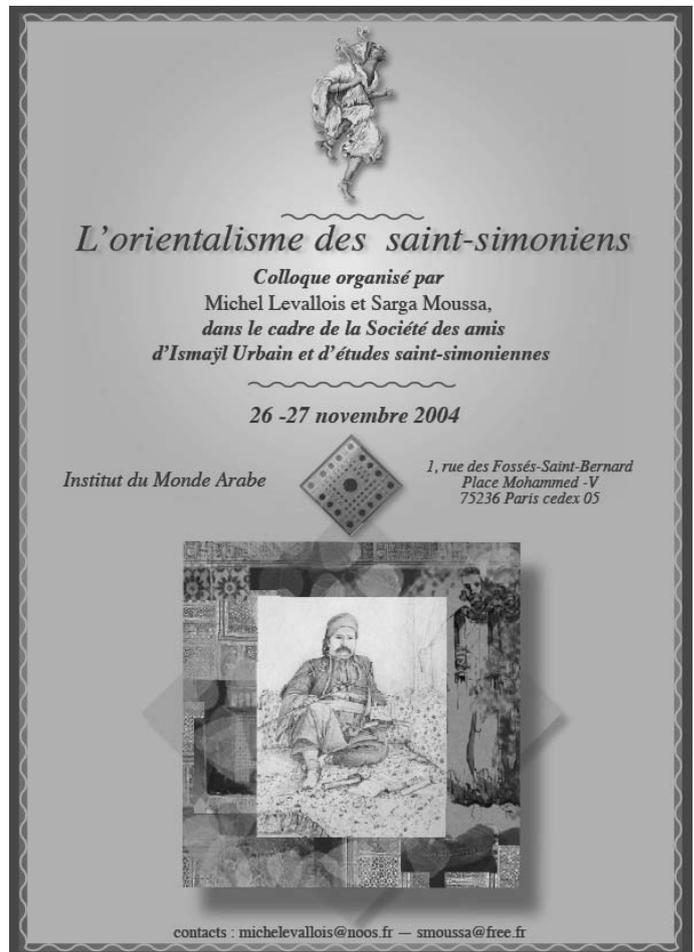
Les saint-simoniens ont aussi innové en ce qu'ils ont fait place aux femmes dans leur mouvement. Renée Champion a ainsi évoqué la personnalité attachante de Suzanne Voilquin, dont le séjour en Égypte (1834-1836) lui a permis à la fois d'exercer une activité de sage-femme et de pénétrer le milieu des femmes orientales, qu'elle décrit avec sympathie dès son retour en France, dans une série d'articles parus dans *Le Siècle*.

On peut bien sûr se demander si les saint-simoniens, tout en plaidant pour une *complémentarité* de l'Occident et de l'Orient, ne reconduisent pas de vieilles oppositions (homme/femme, esprit/corps, etc.) qui impliquent une relation asymétrique. Sous prétexte de rechercher la « Femme-Messie », la bourgeoisie européenne poursuivrait ses propres intérêts économiques en Égypte – telle est en tout cas la conclusion à laquelle arrive Pascal Kaegi. Sans doute ne faut-il pas être naïf : les saint-simoniens conçoivent en effet leur présence sur le sol égyptien comme l'*apport* d'un savoir occidental destiné à un Orient supposé « attardé », ou en tout cas moins avancé technologiquement et industriellement (ce qui était bien le cas) que l'Occident. Pourtant, mettre exclusivement l'accent sur cette forme de paternalisme, c'est peut-être oublier toute la dimension authentiquement *désirante* de l'orientalisme saint-simonien, et plus largement du « rêve méditerranéen » (Émile Temime) dans lequel il s'inscrit au XIX^e siècle et dont le Canal de Suez fut l'une des réalisations les plus marquantes – Christine Peltre a d'ailleurs illustré cet événement du point de vue de la peinture orientaliste, en révélant en outre, à travers un certain nombre de peintres lorrains ayant voyagé en Égypte, l'existence d'une véritable « École de Metz » influencée par la pensée saint-simonienne.

Refuser d'interpréter l'orientalisme saint-simonien autrement qu'en termes de *domination*, ce serait aussi ne pas voir ce que cette pensée peut receler d'original, à une époque où le discours politique dominant vise précisément à légitimer la conquête militaire de l'Algérie : tout en plaidant, dans son *Voyage en Orient* (1835), pour ce qu'il appelle l'« inévitable rapprochement de ces deux parties du monde » – une position qui semble le rapprocher de celle des saint-simoniens –, Lamartine, nouvellement élu député, milite pour

une présence forte de la France en Méditerranée, n'hésitant pas à réactiver, dans ses discours à la Chambre des députés sur la « question d'Orient », le mythe romain du *mare nostrum* (Sarga Moussa).

C'est donc, au moins pendant les années 1830, dans leur *écart* par rapport à l'orientalisme politique « officiel » qu'il faut mesurer l'orientalisme saint-simonien, comme l'a fait remarquer Philippe Régnier. Cela dit, avec la conquête de l'Algérie s'ouvre une nouvelle période, à la fois du point



Affiche du programme

de vue de la colonisation française et pour les saint-simoniens qui y sont impliqués. Le Père Enfantin, membre de la Commission scientifique de l'Algérie, consacre d'ailleurs tout un ouvrage à cette question (*De la colonisation de l'Algérie*, 1843), et il n'hésite pas à préconiser des transferts de populations européennes de l'autre côté de la Méditerranée – en quoi il se sépare d'Ismaïl Urbain, beaucoup plus respectueux de l'Islam (on sait qu'il en a même embrassé la foi), et plus généralement des Arabes, dont il a compris (à l'opposé des « colonistes ») qu'il fallait au moins prendre en compte les valeurs et les spécificités si on prétendait venir s'installer chez eux – voir sa brochure *L'Algérie pour les Algériens* (1860).

La typologie historique proposée par Michel Levallois révèle, outre l'évolution de la situation coloniale elle-même (dans la décennie 1837-1847, il s'agit de combattre un ennemi ; à partir de 1848, on tâche de reconstruire le pays pour y faire des affaires...), des divergences au sein même d'un mouvement saint-simonien qui n'a plus la cohésion

qu'il affichait lors de l'épisode égyptien (1833-1836). Faut-il, dès lors, parler *des* orientalismes saint-simoniens ? Sans doute – et c'est là une des leçons de ce colloque – doit-on voir les choses de manière plus différenciée qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, d'autant qu'à partir des années 1840, il est parfois très difficile d'identifier ce qui relève d'un « discours » proprement saint-simonien. Ainsi Alain Messaoudi suggère-t-il que certains disciples d'Enfantin, tout en ayant cherché à faire de l'entrisme dans la célèbre *Revue de l'Orient*, s'y sont peut-être « noyés », celle-ci ayant tenu à conserver un savant équilibre entre les apports philologique et idéologique de ses collaborateurs.

On peut néanmoins souligner aussi des continuités, comme l'a fait Michel Levallois en rappelant qu'Urbain, par les nombreux articles qu'il publie jusqu'à la fin de sa vie (1884), se montre le continuateur d'un « autre orientalisme » dont les compagnons d'Enfantin avaient posé les bases dans les années 1830, en imaginant des rapports *harmonieux* entre l'Orient et l'Occident – une vision du monde fondée sur l'idée d'« association », qui connaîtra elle-même des prolongements dans les débats sur la politique coloniale française au *xx*^e siècle. Il est vrai que cet orientalisme, fût-il très différent de l'idéologie impérialiste pure et dure, s'accommode parfaitement du colonialisme comme système.

Mais qui était véritablement *anti-colonialiste* à l'époque ? Sans doute quelques artistes et écrivains de la seconde

moitié du *xix*^e siècle, parmi lesquels Fromentin et Loti, évoqués par Denise Brahimi, ont-ils perçu la contradiction entre un discours sur la « fusion » de l'Orient et de l'Occident, et une réalité coloniale qui tendait (au nom de la « civilisation » et du « progrès ») à européaniser un Orient rêvé au contraire comme préservé de toute influence étrangère. C'est dire qu'il n'a pas toujours été nécessaire d'attendre la critique d'E. Saïd pour que les voyageurs français du *xix*^e siècle questionnent les chances de succès, voire la légitimité même de l'action coloniale. Quoi qu'il en soit, c'est dans ce contexte qu'il faut situer l'orientalisme saint-simonien, en évitant tout à la fois de lui attribuer une trop grande capacité subversive comme d'en sous-évaluer la modernité – ce qui reviendrait à nier une notion centrale aux yeux des saint-simoniens eux-mêmes.

Ce colloque eut en tout cas le mérite, nous semble-t-il, de proposer une confrontation féconde de points de vue entre littéraires et historiens, et de tenter une réévaluation de l'orientalisme des saint-simoniens, lesquels, sans toujours échapper au péché d'ethnocentrisme, ont néanmoins témoigné, au moins pour certains d'entre eux, d'une vraie générosité intellectuelle.

Sarga Moussa



L'assemblée générale du 29 janvier 2005

Assemblée générale

Le président fait circuler une liste d'émargement. Au décompte des 19 sociétaires présents, il ajoute les 15 procurations reçues, soit un total de 34 membres présents ou représentés sur 51 sociétaires à jour de leur cotisation en 2004.

Il rappelle que cette assemblée est celle de 2004 qui n'a pas pu être réunie à l'automne.

Le rapport moral du président (extraits)

La Société a eu une activité soutenue en 2004. Elle a été marquée par la sortie de printemps à Curson les 29 et 30 mai et par le colloque sur *L'orientalisme des saint-simoniens* les 26 et 27 novembre. Deux lettres ont été publiées : le n° 15 en avril avec un dossier sur Louis Rousseau, et le n° 16 en octobre avec un dossier sur la sortie à Curson. La société a publié à ses frais 100 exemplaires des actes de la journée *Algérie* du 25 janvier 2003.

L'année a vu paraître quatre ouvrages importants pour nos sociétaires : la thèse de Jacques Canton-Débat sur *Arlès-Dufour*, les actes de la journée *Algérie* du 25 janvier 2003, les actes du colloque de Cerisy aux PUF, sur *L'actualité du saint-simonisme* sous la direction de Pierre Musso. Enfin, viennent de paraître aux éditions Maisonneuve et Larose présentés par Anne Levallois les *Écrits autobiographiques* d'Ismaïl Urbain. [...]

Le président cite ensuite les institutions et les associations qui ont aidé la Société ou avec lesquelles ont été établis des liens de partenariat. Il remercie tout particulièrement le directeur et le personnel de la bibliothèque de l'Arsenal, le président de la BnF Jean-Noël Jeanneney qui a décidé l'inscription au calendrier de la BnF d'une exposition sur le saint-simonisme en 2006, François Zabbal et ses collaborateurs de l'Institut du monde arabe qui ont parfaitement accueilli le colloque sur l'orientalisme, le laboratoire Lire de Lyon, fidèle et solide partenaire scientifique de la Société.

Enfin, le président signale que les travaux sur Ismaïl Urbain, la journée *Algérie* et le colloque sur l'orientalisme ont permis de nouer des liens scientifiques et « militants » avec l'association des amis de Max Marchand, Mouloud Feraoun et leurs compagnons, l'association Coup de soleil et son président Georges Morin, l'Institut d'études de l'Islam et des sociétés du monde musulman (IISMM) du boulevard Raspail, la section de Toulon de la FDH.

Le président évoque les grandes lignes de l'activité pour 2005 :

— le colloque Louis Rousseau à l'abbaye de Daoulas et à Keremma les 1^{er} et 2 avril tiendra lieu de sortie de printemps de la Société ;

— les Lettres 17, 18 et 19 rendront compte du colloque orientalisme, de la sortie à Keremma, et de la préparation de la grande exposition sur le saint-simonisme de 2006 ;

— les actes du colloque sur l'orientalisme devraient être publiés dans le courant de l'année [N.D.L.R. : un accord a en fait été trouvé pour 2006 avec un éditeur orientaliste parisien bien connu] ;

— La préparation de l'exposition devra mobiliser toutes les énergies car le délai qui nous en sépare est très court pour un événement de cette importance. Il sera nécessaire de prévoir des réunions spécifiques de travail.

Le président termine en formant le vœu que la société puisse se doter d'un site internet.

Le rapport du secrétaire général (extraits)

...[évocation de la visite à Curson, ainsi que des colloques de l'IMA et de Daoulas]...

Grâce à un circuit d'information qui a eu son point de départ, son centre et son point d'arrivée dans la Société, les archives respectives d'Isaac et d'Émile Pereire ont pu être localisées et, grâce à la générosité qui semble décidément un trait commun héréditaire des descendances saint-simoniennes, Hervé Le Bret a été autorisé à les exploiter.

Autre bonheur, l'entrée en possession de microfilms des manuscrits de Saint-Simon formant le fonds La Sicotière qui étaient disparus depuis leur vente en 1959. Ces manuscrits vont ainsi pouvoir être pris en compte dans l'édition critique des œuvres complètes de Saint-Simon entreprise par Juliette Grange, Pierre Musso, Philippe Régnier et Franck Yonnet.

À plus petite échelle, un colloque organisé à Stanford pour célébrer la publication du catalogue du fonds Gustave Gimon d'économie politique française du XIX^e siècle a révélé des documents relatifs au journal *L'Écho de la Fabrique* et – communication de Jonathan Beecher – la lecture précoce de Fourier par Olinde Rodrigues. D'autre part, *via* Juliette Grange, sont arrivées l'information et la reproduction d'une bibliographie de Saint-Simon établie par le chercheur japonais Hiroshi Mori, qui s'est avérée la plus complète et la plus précise à ce jour [N.D.L.R. : Cette bibliographie s'est avéré faire partie d'une édition des *Œuvres complètes* de Saint-Simon établie et traduite en japonais par H. Mori. La Société en a fait acheter les 4 volumes au Japon, pour la confier à l'Arsenal. La bibliographie elle-même, qui est pour l'essentiel en français, va être rééditée séparément et présentée par J. Grange.]

Les perspectives de 2005 ne sont pas inférieures.

La thèse qu'Hervé Le Bret devrait soutenir sur les Eichthal à la fin de l'année en sera à coup sûr un temps fort. Il n'est pas impossible que paraisse en 2005 la correspondance de Charton actuellement en instance d'achèvement par Marie-Laure Aurenche. Une maîtrise d'Abdel Razik Mokraoui sous la direction de Michèle Riot-Sarcey procurera une édition de la partie algérienne de la cote FE 7812 (les lettres privées d'Enfantin lors de son séjour en Algérie).

[...] Le chantier d'édition critique des textes du saint-simonisme avance lentement mais sûrement dans le cadre propre qui est celui du regroupement d'équipes de recherche financées par le contrat de plan État-Région en Rhône-Alpes. On peut semaine après semaine lire en ligne *L'Écho de la Fabrique* au rythme de sa parution originale. *L'Exposition de la Doctrine* retient l'attention d'un éditeur parisien de philosophie [N.D.L.R. : mais aussi des Presses universitaires de Lyon, qui pourraient souhaiter accueillir l'ensemble de l'édition]. L'iconothèque et la bibliographie seront, dans cet ordre, bientôt prêts pour leur édition, à Lyon, sous forme de livres accompagnés de cédéroms. Les *Souvenirs* égyptiens de Suzanne Voilquin sont en bonne voie. Quatre volumes sur cinq des *Archives* sont collationnés. Après une année féminine vampirisée par les commémorations de G. Sand, le groupe dévolu au corpus relatif à la morale et aux rapports entre les sexes a repris ses réunions.

...[évocation de l'exposition programmée par la BnF]...

Le rapport financier (extraits)

Le président donne la parole à Hervé Le Bret, trésorier de la Société.

En 2004, l'activité de notre association a progressé en recettes et en dépenses par rapport à 2003 et 2002. [...] L'association a donc une situation saine, qui lui permet de faire face à ses projets pour 2005. [...]

Élection des membres du conseil d'administration (extraits)

Le président rappelle que MM. Jouve, Moussa, Musso, ont été élus membres du conseil le 15 novembre 2003 [...] Il demande à l'assemblée générale de renouveler les mandats du docteur Jouve et de MM. Sarga Moussa et Pierre Musso [...] Le vote est acquis à l'unanimité. [...]

La discussion

Elle porte sur différents points, entre autres :

— l'utilité d'informer les adhérents longtemps à l'avance des manifestations prévues : rappel est fait, preuves à l'appui, aussi bien pour le colloque de 2004 que pour celui à venir de 2005, que l'information est livrée pratiquement en temps réel, en particulier grâce au bulletin ;

— la contribution des membres à l'exposition de l'Arsenal : l'appel est reçu avec faveur, et avec la conscience que l'échéance viendra vite ;

— le souhait que soit établie une liste de discussion pour faciliter les échanges par courriel entre les membres : une liste papier circule pour recueillir les adresses électroniques des présents.

La modification du nom et des missions de la Société

Le président demande ensuite l'avis de l'assemblée sur la modification éventuelle du nom et des missions de la Société envisagée comme l'aboutissement de l'évolution de ses activités qui font une place de plus en plus large aux études saint-simoniennes par rapport à ses activités initiales qui concernaient Ismaïl Urbain. Anne Levallois approuve cette transformation, ainsi que Daniel Nordman qui souhaite toutefois que la Société conserve son caractère amical et ne perde pas l'esprit militant d'ouverture interculturelle qui a été le sien depuis l'origine. Lionel Latty propose que soit étudiée d'abord la modification des missions de la société de laquelle découleront la révision des statuts et le choix de son nouveau nom : société d'études ou société des études saint-simoniennes. Sa proposition est retenue et sera soumise à la prochaine assemblée générale à l'automne 2005.

Compte tenu du programme de la journée qui prévoit une conférence de Juliette Grange sur Auguste Comte qui aurait dû commencer à 11 heures et une visite après le repas au temple de l'Humanité, rue Payenne, vers 15 heures, le président demande aux membres de l'assemblée de l'autoriser à mettre fin aux débats et de renoncer aux questions diverses. Le programme de la prochaine assemblée sera établi suivant un horaire moins serré.

La séance est levée à 11 heures 45.

Rappelons que les procès-verbaux intégraux des assemblées générales et des conseils d'administration sont archivés parmi les papiers de la Société, à son siège à l'Arsenal.



Conférence sur « Auguste Comte et Saint-Simon » par Juliette Grange

De cet « inconnu célèbre », dont la statue se dresse place de la Sorbonne, le grand public ne connaît le plus souvent que des caricatures réductrices comme son amour pour Clotilde de Vaux, sa philosophie positive assimilée à un scientisme et quelques fantaisies théoriques (les temples de l'Humanité, le mariage chaste, la commémoration) auxquelles sa vie et son œuvre ont été réduites.

Dans la petite heure qui lui était impartie, Juliette Grange a donné quelques clefs pour nous introduire dans la pensée d'Auguste Comte – une pensée qu'elle connaît bien pour lui avoir consacré sa thèse de philosophie et plusieurs publications. Elle a d'abord montré que Comte était avant tout l'auteur d'un système philosophique riche et cohérent, à la hauteur de ceux de Descartes ou de Hegel, puis elle a esquissé les parallèles et les différences entre la religion comtienne et le nouveau christianisme de Saint-Simon.



Façade du temple de l'Humanité, rue Payenne.

Comte, qui est né en 1798 et est mort en 1857, a d'abord développé le projet, typique de la période post-révolutionnaire, d'organiser l'humanité sans dieu et sans rois. Les sciences et l'industrie transforment à tel point, d'après lui, les rapports de l'homme au monde et à la connaissance, que les définitions anciennes de la croyance et du pouvoir sont mortes. Pour penser ce bouleversement anthropologique, notre philosophe s'est d'abord livré d'abord à un examen critique des sciences elles-mêmes, travail que nous dirions d'épistémologie, qu'il a exposé dans son *Cours de philosophie positive* publié à partir de 1832. Ce n'est qu'ensuite qu'il a élaboré une théorie politique (le *Système de politique positive*).

Juliette Grange lie ensemble ces deux phases dans la réflexion de Comte. Une première qui est celle de la philosophie de sciences, celle qui l'a rendu célèbre sous la III^e République, qui a fait la fortune

du « positivisme » et qu'il partage avec Stuart Mill. Mais l'existence des sciences a des conséquences hors des sciences. L'État et les droits de l'Homme s'effacent devant le travail et l'industrie. La science qui est au cœur de la vie sociale et internationale entraîne une nouvelle définition de la citoyenneté. La seconde phase de sa réflexion, qui est moins connue, car le réformisme de Comte et sa philosophie prudentielle n'ont pas eu le même succès que le matérialisme historique de Marx, est anthropologique et religieuse.



A l'intérieur du temple de l'Humanité

Si l'on se place du point de vue de l'épistémologie, on peut dire que le positivisme de Comte n'est pas un empirisme car il lie les hypothèses aux faits. Il n'est pas non plus un idéalisme, ni un scientisme. Chaque science relève, selon Comte, d'un mode expérimental et d'un cadre théorique spécifiques. Il n'y a donc pas de science dominante, ni de fondement absolu. Les certitudes sont relatives et les sciences auraient plutôt tendance à diverger. L'objectivité existe pourtant mais elle tient à l'intersubjectivité d'une communauté historique constituée par les savants d'une même discipline. Il s'agit d'une certitude humaine et non absolue.

Appliquée au champ politique, cette méthode induisait une nouvelle définition de la société et du pouvoir politique. Après Rome, le Christianisme et la Révolution, l'Humanité est entrée dans une civilisation urbaine, industrielle et internationale. Il faut donc que le XIX^e siècle prenne en charge une nouvelle société à la dimension du monde.

La religion ne pouvait pas échapper à cette relativisation des sciences et des pouvoirs. Comte retint donc une nouvelle définition de la foi, l'idée d'un grand Être, l'Humanité, qui vivrait dans chacun des hommes, qui prescrirait en quelque sorte une amitié civique, un altruisme au quotidien. Reposant sur l'opinion publique comme intelligence collective, les sociétés ne seraient plus guidées par des prophètes ou des leaders, mais servies par une cléricature savante, instruite et cultivée.

Cette religion séculière à laquelle Comte a été conduit par l'anthropologie comporte aussi des manifestations sociales qui répondent au besoin de croyances, de cultes dont les masses ont besoin. Il a conçu sa religion comme un ingénieur qui voudrait façonner le corps social, en mettant au point un calendrier, en proposant la construction de temples (l'un existe encore à Rio de Janeiro), et en édictant des rites qui sont destinés à rendre sensibles à tous les hommes les idées de paix, de non-violence, d'hygiène, de culture qui doivent les inciter à les pratiquer et à les respecter.



Saint-Simon

Juliette Grange a ensuite proposé quelques parallèles entre le christianisme de Comte et de Saint-Simon. Comte voit saint Paul comme le génie social du christianisme alors que Saint-Simon le rejette. L'un et l'autre ont des conceptions divergentes de la religion et interprètent à l'opposé le « génie du christianisme ». Comte admire l'Église, qui a su donner une traduction concrète à la religion chrétienne primitive, alors que pour les saint-simoniens, qui accusent l'Église catholique des pires maux, il s'agit au contraire de retrouver la pureté du christianisme primitif trahi par l'institution ecclésiastique. Pour Comte, la religion est la base du lien social (*religere* – relier) et non l'intériorité, c'est l'altruisme organisé et non l'élan mystique et la contemplation. Il tient le dogme catholique pour obsolète, mais il admire son organisation



Auguste Comte

ecclésiastique et son efficacité sociale. C'est pourquoi Comte va s'inspirer du catholicisme, le copier pour créer en quelque sorte un « néo-catholicisme » adapté à l'âge de la science, pour instaurer un « cléricature séculière » (les enseignants, les médecins, les artistes).

Saint-Simon cherche au contraire à décléraliser le christianisme, à faire retour au christianisme primitif; il accuse le pape et son Église d'hérésie, au nom de l'Évangile éternel de Joachim de Flore, du retour à la pureté du message évangélique (« Aimez-vous les uns les autres »).

Là où Saint-Simon simplifie à outrance peut-être, la foi chrétienne, Comte, dont les connaissances théologiques et historiques sont étendues, a la prétention de concevoir un « nouveau Dieu », la Déesse-Humanité sous la forme d'un *cogito* collectif, d'un immense sujet, produit de l'Histoire et de la mémoire collective. « Aux grands hommes, l'Humanité



Détail du temple.

reconnaissante », telle est la base du culte public qui sera en partie celui de la République, culte funèbre et muséal mais aussi culte privé et culte de l'instruction publique.

En conclusion, Comte a réalisé une transposition foisonnante de la religion médiévale. Il l'a fait à partir d'une philosophie des sciences. Saint-Simon sécularise avec exigence le message du Christ. Pacifistes, européanistes, industrialistes, ces penseurs mêlent la fantaisie religieuse propre au romantisme politique français à une interrogation fondamentale encore aujourd'hui, et si leurs projets ne sont plus acceptables aujourd'hui, leur démarche, elle, est d'actualité.

(Notes prises par Michel Levallois)



Actualités bibliographiques

Cette rubrique, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, recueille les informations transmises par les membres et correspondants de la Société.



Dominique CASAJUS vient d'achever une série de trois articles construits autour de la figure et des archives manuscrites d'Henri Duveyrier, le fils de Charles Duveyrier. Ces recherches intéressent directement « l'orientalisme » et comportent des révélations non seulement sur la réalité du voyage par rapport au récit publié sur « les Touaregs du Nord » et sur le soutien apporté à ce saint-simonien de la seconde génération par le réseau des pères, mais aussi sur le couple Enfantin-M^{me} Guillaume. Les deux derniers articles sont consultables en ligne.

— « Le destin saharien d'un saint-simonien rebelle. Henri Duveyrier chez les Touaregs », *Gradhiva, revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 2003, n° 33 (16 €), p. 10-31.

— « Henri Duveyrier et le désert des saint-simoniens », *Ethnologies comparées*, 2004, n° 7 [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r7/d.c.htm>].

— « Henri Duveyrier face à Prosper Enfantin: rebelle ou rival? », printemps 2005, *Ethnologies comparées*, 2005, n° 8 [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r8/d.c.htm>].



Anne LEVALLOIS, *Les Écrits autobiographiques d'Ismaïl Urbain. Homme de couleur, saint-simonien et musulman (1812-1884)*, Maisonneuve & Larose, 2004, 197 p., chronologie et index, 22 €. Le volume comporte en 1^{re} partie une édition annotée de trois manuscrits inédits d'Urbain (les deux longues notes qu'il a écrites sur sa vie, en 1871 et en 1883, suivies de son testament, également daté de 1883). La 2^e partie est constituée de quatre chapitres étudiant sa construction identitaire, historiquement et psychologiquement, d'après les archives de l'Arsenal, à travers son rôle dans la famille saint-simonienne et sa relation avec Eichthal.



Sarga MOUSSA, « L'Orient des saint-simoniens: émergence et enjeux d'un discours sur le métissage culturel », dans *Métissages littéraires*, actes du XXXII^e congrès de la Société française de littérature comparée, Saint-Étienne, 8-10 septembre 2004, dir. Yves Clavaron et Bernard Dieterle, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, p. 191-199.



À signaler également, mais de manière rétroactive :

Antoine PICON, « La religion saint-simonienne », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 87, n° 1, janv.-mars 2003 (numéro consacré à « Auguste Comte et la religion positiviste »).



Eugène VAYSSETTES, *Histoire de Constantine sous la domination turque de 1517 à 1837* [édition originale 1869], éd Siari-Tengour (Ouarda), Bouchene (Bibliothèque d'Histoire du Maghreb), 2003, 254 p., 23 €. Vayssettes (1826-1869) semble avoir appartenu à la mouvance saint-simonienne.



In Memoriam Magali Morsy

N.D.L.R. : Cela fait un peu plus d'un an en cet automne 2005 que Magali Morsy est prématurément décédée (voir notre numéro 16). Notre ami André Nouschi, l'éditeur de la correspondance d'Urbain avec le Dr A. Vital et le récent auteur chez Belin, d'un essai sur Les armes retournées. Bilan de la colonisation et de la décolonisation françaises, a bien voulu nous confier, en l'adaptant, le texte de l'hommage qu'il lui rend dans Outre-Mers, la revue de la Société d'histoire de la France d'outre-mer. Femme de tête et de cœur, Magali, rappelons-le, a été et demeure pour nous la principale fondatrice et l'inspiratrice de la Société des amis d'Ismaïl Urbain à ses débuts, mais aussi l'ardente instigatrice du retour des saint-simoniens dans la vallée du Nil. C'est dire combien elle nous manque.

Une historienne de qualité vient de s'éteindre, Magali Morsy à l'automne dernier. Je l'ai bien connue de nombreuses années; j'ai lu ses travaux, discuté avec elle et souvent partagé avec elle le pain et le vin. J'ai rencontré Magali Morsy quand C.A. Julien à la retraite m'a demandé de prendre en charge sa thèse. J'avais déjà apprécié ses travaux sur le Maroc et je savais que cette direction m'imposerait une attention multiple car j'ignorais pour ainsi dire tout du Maroc à la fin du XVII^e siècle. De ce moment-là jusqu'à la fin de sa vie, nos rapports ont été empreints de confiance réciproque et d'amitié profonde. Très vite, cette agrégée d'anglais m'est apparue comme un véritable historien du Maroc et du Maghreb.

Elle fait partie des historiens à part entière du Maroc, du Maghreb et de la Méditerranée, alors qu'elle était originellement angliciste et agrégée d'anglais. À moitié britannique par son père (Patchett), provençale par sa mère cannoise, elle était née à Prague où son père était ingénieur. Tout au long de sa vie, elle a joué avec une aisance et un bonheur incroyables du français et de l'anglais, des deux cultures donc auxquelles elle ajoute une troisième, celle de son mari marocain rencontré à la Sorbonne. Après l'agrégation, elle en anglais, lui en lettres, ils partent ensemble au Maroc, que Magali Patchett, devenue Morsy, découvre avec passion. À Rabat, C. A. Julien, devenu premier doyen de la nouvelle université, lui demande d'enseigner l'anglais, tandis que son mari, un des hommes de confiance du jeune roi Hassan II, est nommé recteur. Elle enseigne donc l'anglais et apprend le berbère afin de mieux connaître un pays devenu désormais le sien. Curieuse, elle apprend tout du Maroc et devient une vraie historienne à part entière, comme en témoignent deux études, la première sur Thomas Pellow en 1963, la seconde sur l'armée de Moulay Isma'el en 1967. Peu après, en 1972, elle publie un petit volume préfacé par Maxime Rodinson, *Les Ahansala. Examen du rôle historique d'une famille maraboutique de l'Atlas marocain*. À partir de textes, de documents de toute origine et par-delà l'hagiographie, elle donne à cette *zawya* sa place dans l'anthropologie historique et sociale du Maroc.

Mais Magali sait s'engager et n'hésite pas à un moment crucial de l'histoire du Maroc contemporain (la tentative de coup d'État de Skhirat) à accompagner le général Medbouh avant qu'il fût passé par les armes à la suite d'un procès expéditif et plus que discutable. Est-ce l'une des causes de son départ du Maroc? Peut être; de toute manière, elle revient en France et y prépare sa thèse sur Th. Pellow et le règne de Moulay Isma'il. Elle traduit les aventures du corsaire anglais, sa longue vie à la cour du souverain (il en devient un de ses hommes de confiance) et brosse à traits minutieux l'histoire du règne et de la naissance de Meknès. La soutenance à Nice, présidée par C. A. Julien (1977) confirme aux yeux de tous, ses qualités d'historienne. J'en étais convaincu depuis longtemps, mais sa thèse le redisait à chaque page. L'ouvrage sera publié longtemps après, sous une forme plus ramassée, alors qu'elle enseigne l'histoire du Maghreb à l'université de Paris 3 (Censier) jusqu'au moment où elle a demandé sa retraite (bien avant les délais officiels).

Infatigable, elle participe sous l'autorité de C. A. Julien, et avec deux africanistes Catherine Coquery-Vidrovitch et Yves Person, à une tâche redoutable, publier les biographies de tous les Africains qui ont marqué l'histoire de l'Afrique depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque la plus contemporaine. *Les Africains* représentent une série de plusieurs volumes où le chercheur le plus exigeant trouve rassemblées tous ceux (et celles) dont le nom est resté dans la mémoire. Magali prend en charge plusieurs biographies: Lalla Khenata, Moulay Ismaïl bien sûr, et s'occupe de toutes les tâches ingrates d'édition, plus la relecture des manuscrits, des premières ou des dernières épreuves ou de trouver les illustrations. Elle en est la cheville ouvrière, efficace et toujours sur la brèche, du premier volume publié en 1975 jusqu'au dernier en 1978, ce qui constitue une performance, compte tenu de la qualité des notices et de leur nombre.

En même temps que sa thèse, elle a travaillé jour après jour avec Julien qui la cite nommément dans la préface de son livre *Le Maroc face aux impérialismes, 1493-1956* (1978). Cette entente entre elle et Julien fut l'hommage de Magali à Julien quand elle publie (Sindbad, 1979) un choix politique de ses articles et déclarations, *Une pensée anti-coloniale. Positions 1914/1979*. Elle commence avec Oran où Julien, inconnu, s'est engagé en politique. Ancré à gauche, lucide et généreux, ce protestant, fils d'enseignant, dénonce les maux de la colonisation en Algérie d'une plume sobre, précise et toujours documentée. Le choix reflète en réalité aussi la personnalité et la pensée de Magali qui s'est effacée derrière le maître. Mais comme lui, elle est attentive au fait colonial qu'elle a découvert au Maroc. À partir des années quatre-vingt, elle consacre sa liberté à d'autres travaux et à d'autres activités. Parmi eux, je citerai d'abord un beau livre publié en anglais, *North Africa, 1800-1900. A survey from the Nile valley to the Atlantic* (1984),

très riche, bien informé, qui fournit au lecteur, par ses rapprochements, l'histoire de l'irrésistible pression de l'impérialisme européen sur la rive sud de la Méditerranée. Dans la liste de ses livres, il faut faire une place à part à celui paru en 1989, *Les Femmes du prophète* donc de Mohammed. Pourquoi cet ouvrage ? Magali se serait-elle intéressée au début de l'Islam par le biais des femmes ? En réalité, la réponse se trouve dans la conclusion. Magali veut redresser certaines affirmations trop répandues parmi les musulmans à propos de la place des femmes dans la cité islamique. C'est donc aussi un livre de combat : « Très actuel, sans doute plus pertinent que jamais ; ces épouses, Mères des croyants, ne rappellent-elles pas, en effet, qu'une société de progrès et de justice passe par la restitution à la femme, à toutes les femmes, de la dignité et de la place que leur reconnaît la religion. Se doit de le respecter toute société qui se dit musulmane au nom même de l'avertissement inscrit dans le Koran : « Dieu ne modifie rien en un peuple avant que celui-ci ne change ce qui est en lui » ». C'est donc un appel au progrès et à l'évolution des sociétés musulmanes par le biais des femmes et au nom de celles de Mohammed.

Magali organise aussi des colloques qu'elle anime de sa présence et de son élégance souriantes, l'un sur les saint-simoniens à l'abbaye de Sénanque (« Les saint-simoniens et l'Orient », 1987), un autre à l'Assemblée nationale sur « L'immigration nord-africaine » en collaboration avec le CHEAM. Elle participe régulièrement aussi aux colloques de Bendor du Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (Nice) auxquels elle apporte chaque fois des qualités multiples : son regard intelligent, sa connaissance, sa sensibilité donnent à ses communications une qualité très personnelle. Fidèle à C. A. Julien, elle accompagne notre vieux maître à Tunis invité par le président Bourguiba. Ni lui, ni Julien n'avaient assez d'oreille pour entendre ce qu'ils se disaient ; mais Magali, attentive aux deux, répétait à voix très forte et très haute à Julien les propos du président : « Charles André, le président vous parle... ». Et Julien répondait à Bourguiba, toujours par le truchement vocal de Magali. J'ai alors pensé à Antigone et à Créon.

Malgré ses attaches profondes avec le Maghreb et le Maroc, Magali s'est jetée dans des recherches sur la Provence et sur la région où elle s'était fixée. Revenait-elle aux sources ? Sans doute, car elle était heureuse de retrouver aux Baumettes l'espace, le soleil, les arbres et les parfums que chacun de nous garde dans la mémoire de son passé. Cette autre face de la Méditerranée complétait celle qui l'avait marquée si profondément du jour où elle avait débarqué au Maroc. Je retiendrai d'elle aujourd'hui plusieurs images : d'abord, celle d'une femme belle, élégante, superbement cultivée, ouverte et attentive aux autres ; ensuite celle d'une historienne solide, sachant tirer de l'anthropologie, la vraie, le meilleur de sa substance pour en faire son miel ; enfin, celle d'une femme tolérante, sensible, lucide et courageuse (je l'entends encore me raconter la marche au supplice de Medbouh). Ce courage ne l'a jamais quittée, et surtout à la fin, quand elle a assumé le mal qui l'a terrassée (elle m'en parlait avec un certain détachement), alors qu'elle avait au fond d'elle un goût exceptionnel de la vie qu'elle personnifiait si bien.

Travaillant sur le Maroc, elle l'a vu non plus avec les yeux du colonisateur mais avec le regard du colonisé. Ce renversement du regard remet la colonisation dans une plus juste perspective. Celle des Saint-Simoniens de la grande époque, d'Ismaël Urbain, animés de générosité et de lucidité. Femme, elle a su rayonner non seulement dans l'Université où elle a apporté sa culture multiple mais aussi dans la vie, grâce à son œil et à son cœur ouverts sur les autres et d'abord sur les humbles.

André Nouchi

Bibliographie sommaire des œuvres de Magali Morsy

- « Actualité d'Abd el Krim », dans *Abd El Krim*, coll. « Les Africains », vol. 1, p. 381-397.
- « Lalla Khenatha, reine du Maroc », *ibid.*, vol. 1, p. 171-198.
- « Mulay Isma'ïl et l'instauration de l'État 'alawite », *ibid.*, vol. 4, p. 131-163.
- « À propos de l'*Histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow* », récit anglais publié dans *Hespéris Tamudda*, 1963, vol. IV.
- « Moulay Ismaïl et l'armée de métier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1967, vol. 14.
- *Les Ahansala. Examen du rôle historique d'une famille maraboutique de l'Atlas marocain au XVIII^e siècle*, préface de Maxime Rodinson, Mouton, 1972.
- « Réflexions sur le discours historique à travers l'examen d'un document sur le Maroc au milieu du XVIII^e siècle », *Revue de l'Occident méditerranéen et musulman*, 1977, n° 20.
- Coéditrice de la collection « Les Africains », Éditions Jeune Afrique, 1975-1978.
- *Histoire de la longue captivité et des aventures de Thomas Pellow en Barbarie du sud*, Université de Nice, 1977, 3 vol. : 209, 360 et 597 p., planches, cartes, croquis. Thèse Lettres, 1977.
- Éditrice d'*Une pensée anti-coloniale. Positions 1914/1979*. C. A. Julien, Sindbad, 1979.
- *La Relation de Thomas Pellow. Une lecture du Maroc au XVIII^e siècle*, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1983.
- *North Africa 1800-1900. A Survey from the Nile Valley to the Atlantic*, London and New York, Longman, 1984.
- *Les Femmes du Prophète*, Mercure de France, 1989.
- Éditrice de *Les Saint-simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Aix-en-Provence, Édisud, 1990.